

avant votre cœur en celui que vous avez ; ne vous désolerez point des pertes qui vous arriveront, et vous aurez quelque sujet de croire qu'étant riche en effet vous ne l'êtes point d'affection ; mais que vous êtes pauvre d'esprit, et par conséquent bien heureuse, car le royaume des cieus vous appartient.

CHAPITRE XV

COMME IL FAUT PRATIQUER LA PAUVRETÉ RÉELLE, DEMEURANT
NEANMOINS RÉELLEMENT RICHE

Le peintre Parrhasius peignit le peuple athénien par une invention fort ingénieuse, le représentant d'un naturel divers et variable, colère, injuste, inconstant, courtois, élément, miséricordieux, hautain, glorieux, humble, bravache et fuyard, et tout cela ensemble ; mais moi, chère Philothée, je voudrais mettre en votre cœur la richesse et la pauvreté tout ensemble, un grand soin et un grand mépris des choses temporelles.

Ayez beaucoup plus de soin de rendre vos biens utiles et fructueux que les mondains n'en ont pas. Dites-moi, les jardiniers des grands princes ne sont-ils pas plus curieux¹ et diligents à cultiver et embellir les jardins qu'ils ont en charge que s'ils leur

¹ Appiqués.

appartenaient en propriété ? Mais pourquoi cela ? Parce, sans doute, qu'ils considèrent ces jardins-là comme jardins des princes et des rois, auxquels ils désirent de se rendre agréables par ces services-là. Ma Philothée, les possessions que nous avons ne sont pas nôtres ; Dieu les nous a données à cultiver et veut que nous les rendions fructueuses et utiles : et partant, nous lui faisons service agréable d'en avoir soin.

Mais il faut donc que ce soit un soin plus grand et solide que celui que les mondains ont de leurs biens ; car ils ne s'embesognent que pour l'amour d'eux-mêmes, et nous devons travailler pour l'amour de Dieu. Or, comme l'amour de soi-même est un amour violent, turbulent, empressé, aussi le soin qu'on a pour lui est plein de trouble, de chagrin, d'inquiétude ; et, comme l'amour de Dieu est doux, paisible et tranquille, aussi le soin qui en procède, quoique ce soit pour les biens du monde, est amiable, doux et gracieux. Ayons donc ce soin gracieux de la conservation, voire de l'accroissement de nos biens temporels, lorsque quelque juste occasion s'en présentera et en tant que notre condition le requiert ; car Dieu veut que nous fassions ainsi pour son amour.

Mais prenez garde que l'amour-propre ne vous trompe ; car quelquefois il contrefait si bien l'amour de Dieu, qu'on dirait que c'est lui. Or, pour empêcher qu'il ne vous déçoive, et que ce soin des biens temporels ne se convertisse en avarice, outre

ce que j'ai dit au chapitre précédent, il nous faut pratiquer bien souvent la pauvreté réelle et effective ¹ emmi toutes les facultés et richesses que Dieu nous a données.

Quittez donc toujours quelque partie de vos moyens, en les donnant aux pauvres de bon cœur, car donner ce qu'on a, c'est s'appauvrir d'autant; et plus vous donnerez, plus vous vous appauvrerez. Il est vrai que Dieu vous le rendra, non-seulement en l'autre monde, mais en cettui-ci; car il n'y a rien qui fasse tant prospérer temporellement que l'aumône. Mais, en attendant que Dieu vous le rende, vous serez toujours appauvrie de cela. O le saint et riche appauvrissement que celui qui se fait par l'aumône!

Aimez les pauvres et la pauvreté; car par cet amour vous deviendrez vraiment pauvre, puisque, comme dit l'Écriture, *nous sommes faits comme les choses que nous aimons*. L'amour égale les amants. *Qui est infirme avec lequel je ne sois infirme* ² dit saint Paul. Il pouvait dire : Qui est pauvre avec lequel je ne sois pauvre ? parce que l'amour le faisait être tel que ceux qu'il aimait ; si donc vous aimez les pauvres, vous serez vraiment participante de leur pauvreté et pauvre comme eux.

Or, si vous aimez les pauvres, mettez-vous souvent parmi eux, prenez plaisir à les voir chez vous

¹ Effective. — ² II Cor., XII, 40.

et à les visiter chez eux ; conversez volontiers avec eux ; soyez bien aise qu'ils vous approchent aux églises, aux rues et ailleurs. Soyez pauvre de langue avec eux, leur parlant comme leur compagne ; mais soyez riche des mains, leur départant ¹ de vos biens comme plus abondante.

Voulez-vous faire encore davantage, ma Philothée ? ne vous contentez pas d'être pauvre comme les pauvres, mais soyez plus pauvre que les pauvres ; et comment cela ? Le serviteur est moindre que son maître ; rendez-vous donc servante des pauvres ; allez les servir dans leurs lits, quand ils sont malades, je dis de vos propres mains ; soyez leur cuisinière, et à vos propres dépens. Soyez leur lingère et blanchisseuse. O ma Philothée ! ce service est plus triomphant qu'une royauté. Je ne puis assez admirer l'ardeur avec laquelle cet avis fut pratiqué par saint Louis, l'un des grands rois que le soleil ait vus : mais je dis grand roi en toute sorte de grandeurs ; il servait fort souvent à la table des pauvres ² qu'il nourrissait, et en faisait venir presque tous les jours trois à la sienne; et souvent il mangeait les restes de leur potage avec un amour non-pareil. Quand il visitait les hôpitaux des malades, ce qu'il faisait fort souvent, il se mettait ordinairement à servir ceux qui avaient les maux les plus horribles, comme ladres, chancreux et autres semblables ; et leur fai-

¹ Faisant part.

sait tout son service à tête nue et les genoux à terre, respectant en leur personne le Sauveur du monde, et les chérissant d'un amour aussi tendre qu'une douce mère eût su faire son enfant. Sainte Élisabeth, fille du roi de Hongrie, se mêlait ordinairement avec les pauvres, et pour se récréer s'habillait quelquefois en pauvre femme parmi ses dames, leur disant : Si j'étais pauvre, je m'habillerais ainsi. O mon Dieu ! chère Philothée, que ce prince et cette princesse étaient pauvres en leurs richesses, et qu'ils étaient riches en leur pauvreté !

Bienheureux sont ceux qui sont ainsi pauvres, car à eux appartient le royaume des cieux : *J'ai eu faim, vous m'avez repu; j'ai eu froid, vous m'avez revêtu; possédez le royaume qui vous a été préparé dès la constitution du monde*¹, dira le Roi des pauvres et des rois en son grand jugement.

Il n'est celui qui, en quelque occasion, n'ait quelque manquement et défaut de commodités. Il arrive quelquefois chez nous un hôte que nous voudrions et devrions bien traiter; il n'y a pas moyen pour l'heure. On a ses beaux habits en un lieu, on en aurait besoin en un autre où il serait requis de paraître.

Il arrive que tous les vins de la cave se poussent², et tournent, il n'en reste plus que les mauvais et verts. On se trouve aux champs dans quelque bi-

¹ Matth., xxv, 53. — ² Se gâtent.

coque où tout manque, on n'a ni lit, ni chambre, ni table, ni service. Enfin, il est facile d'avoir souvent besoin de quelque chose, pour riche qu'on soit. — Or, cela, c'est être pauvre en effet de ce qui nous manque. Philothée, soyez bien aise de ces rencontres, acceptez-les de bon cœur, souffrez-les gaïement.

Quand il vous arrivera des inconvénients qui vous appauvriront, ou de beaucoup ou de peu, comme font les tempêtes, les feux, les inondations, les stérilités, les larcins, les procès, oh ! c'est alors la vraie saison de pratiquer la pauvreté, recevant avec douceur ces diminutions de facultés, et s'accommodant patiemment et constamment à cet appauvrissement. Ésaü se présenta à son père avec ses mains toutes couvertes de poil, et Jacob en fit de même¹, mais parce que le poil qui était ès mains de Jacob ne tenait pas à sa peau, ains à ses gants, on lui pouvait ôter son poil sans l'offenser ni écorcher. Au contraire, parce que le poil des mains d'Ésaü tenait à sa peau, qu'il avait toute velue de son naturel, qui lui eût voulu arracher son poil lui eût bien donné de la douleur; il eût bien crié, il se fût bien échauffé à la défense. Quand nos moyens nous tiennent au cœur, si la tempête, si le larron, si le chicaneur, nous en arrache quelques parties, quelles plaintes, quels troubles, quelles impatiences

¹ Gen., xxvii.

en avons-nous? Mais quand nos biens ne tiennent qu'au soin que Dieu veut que nous en ayons, et non pas à notre cœur, si on nous les arrache, nous n'en perdrons pourtant pas le sens ni la tranquillité. C'est la différence des bêtes et des hommes, quant à leurs robes, car les robes des bêtes tiennent à leur chair, et celles des hommes y sont seulement appliquées, en sorte qu'ils puissent les mettre et ôter quand ils veulent.

CHAPITRE XVI.

POUR PRATIQUER LA RICHESSE D'ESPRIT ENMI LA PAUVRETÉ
RÉELLE.

Mais si vous êtes réellement pauvre, très-chère Philothée; ô Dieu! soyez-le encore d'esprit, faites de nécessité vertu, et employez cette pierre précieuse de la pauvreté pour ce qu'elle vaut. Son éclat n'est pas découvert en ce monde; mais si est-ce pourtant qu'il est extrêmement beau et riche.

Ayez patience, vous êtes en bonne compagnie, Notre-Seigneur, Notre-Dame, les apôtres, tant de saints et de saintes ont été pauvres, et pouvant être riches, ils ont méprisé de l'être. Combien y a-t-il de grands mondains qui, avec beaucoup de contradictions, sont allés rechercher avec un soin non-

pareil la sainte pauvreté dedans les cloîtres et les hôpitaux? Ils ont pris beaucoup de peine pour la trouver, témoin saint Alexis, sainte Paule, saint Paulin, sainte Angèle et tant d'autres; et voilà, Philothée, que, plus gracieuse en votre endroit, elle se vient présenter chez vous; vous l'avez rencontrée sans la chercher et sans peine; embrassez-la donc comme la chère amie de Jésus-Christ, qui naquit, vécut et mourut avec la pauvreté, qui fut sa nourrice toute sa vie.

Votre pauvreté, Philothée, a deux grands privilèges, par le moyen desquels elle vous peut beaucoup faire mériter. Le premier est qu'elle ne vous est point arrivée par votre choix, mais par la seule volonté de Dieu, qui vous a faite pauvre, sans qu'il y ait eu aucune concurrence de votre volonté propre. Or ce que nous recevons purement de la volonté de Dieu lui est toujours très-agréable, pourvu que nous le recevions de bon cœur et pour l'amour de sa sainte volonté. Où il y a moins du nôtre, il y a plus de Dieu; la simple et pure acception de la volonté de Dieu rend une souffrance extrêmement pure.

Le second privilège de cette pauvreté, c'est qu'elle est une pauvreté vraiment pauvre. Une pauvreté louée, caressée, estimée, secourue et assistée, elle tient de la richesse; elle n'est pour le moins pas du tout pauvre. Mais une pauvreté méprisée, rejetée, reprochée et abandonnée, elle est vraiment

pauvre. Or, telle est pour l'ordinaire la pauvreté des séculiers ; car, parce qu'ils ne sont pas pauvres par leur élection, mais par nécessité, on n'en tient pas grand compte ; et en ce qu'on n'en tient pas grand compte, leur pauvreté est plus pauvre que celle des religieux, bien que celle-ci, d'ailleurs, ait une excellence fort grande et trop plus recommandable, à raison du vœu et de l'intention, pour laquelle elle a été choisie.

Ne vous plaignez donc pas, ma chère Philothée, de votre pauvreté, car on ne se plaint que de ce qui déplaît, et si la pauvreté vous déplaît, vous n'êtes plus pauvre d'esprit, ains riche d'affection.

Ne vous désolerez point de n'être pas si bien secourue qu'il serait requis, car en cela consiste l'excellence de la pauvreté. Vouloir être pauvre et n'en recevoir point d'incommodité, c'est une trop grande ambition, car c'est vouloir l'honneur de la pauvreté et la commodité des richesses.

N'ayez point de honte d'être pauvre, ni de demander l'aumône en charité. Recevez celle qui vous sera donnée avec humilité, et acceptez le refus avec douceur. Ressouvenez-vous souvent du voyage que Notre-Dame fit en Égypte pour y porter son cher enfant, et combien de mépris, de pauvretés et de misères il lui convint supporter. Si vous vivez comme cela, vous serez très-riche en votre pauvreté.

 CHAPITRE XVII

DE L'AMITIÉ, ET PREMIÈREMENT DE LA MAUVAISE ET FRIVOLE

L'amour tient le premier rang entre les passions de l'âme ; c'est le roi de tous les mouvements du cœur ; il convertit tout le reste à soi, et nous rend tels que ce qu'il aime. Prenez donc bien garde, ma Philothée, de n'en point avoir du mauvais ; car tout aussitôt vous seriez toute mauvaise. Or l'amitié est le plus dangereux amour de tous, parce que les autres amours peuvent être sans communication ; mais l'amitié étant totalement fondée sur icelle, on ne peut presque l'avoir avec une personne sans participer à ses qualités.

Tout amour n'est pas amitié ; car on peut aimer sans être aimé, et lors il y a de l'amour, mais non pas de l'amitié ; d'autant que l'amitié est un amour mutuel ; et, s'il n'est pas mutuel, ce n'est pas amitié. Et ne suffit pas qu'il soit mutuel, mais il faut que les parties qui s'entraiment sachent leur réciproque affection ; car, si elles l'ignorent, elles auront de l'amour, mais non pas de l'amitié. Il faut avec cela qu'il y ait entre elles quelque sorte de communication, qui soit le fondement de l'amitié.

Selon la diversité des communications, l'amitié

est aussi diverse, et les communications sont différentes, selon la différence des biens qu'on s'entre-communique; si ce sont des biens faux et vains, l'amitié est fausse et vaine; si ce sont des vrais biens, l'amitié est vraie; et plus excellents seront les biens, plus excellente sera l'amitié; car, comme le miel est plus excellent quand il se cueille és fleurons des fleurs plus exquises, ainsi l'amour fondé sur une plus exquise communication est le plus excellent. Et comme il y a du miel en Héraclée de Pont, qui est vénéneux et fait devenir insensés ceux qui le mangent, parce qu'il est recueilli sur l'aconit, qui est abondant en cette région-là, ainsi l'amitié, fondée sur la communication des faux et vicieux biens, est toute fausse et mauvaise.

La communion des voluptés charnelles est une mutuelle propension et amorce brutale, laquelle ne peut non plus porter le nom d'amitié entre les hommes, que celles des ânes et chevaux pour semblables effets; et s'il n'y avait nulle autre communication au mariage, il n'y aurait non plus nulle amitié; mais parce qu'outre celle-là il y a en icelui la communication de la vie, de l'industrie, des biens, des affections et d'une indissoluble fidélité, c'est pourquoi l'amitié du mariage est une vraie amitié et sainte.

L'amitié fondée sur la communication des plaisirs sensuels est toute grossière, indigne du nom d'amitié; comme aussi celle qui est fondée sur des

vertus frivoles et vaines, parce que ces vertus dépendent aussi des sens. J'appelle plaisirs sensuels ceux qui s'attachent immédiatement et principalement aux sens extérieurs, comme le plaisir de voir la beauté, d'ouïr une douce voix, de toucher, et semblables. J'appelle vertus frivoles certaines habilités et qualités vaines que les faibles esprits appellent vertus et perfections. Oyez parler la plupart des filles, des femmes et des jeunes gens; ils ne se feindront nullement de dire: Un tel gentilhomme est fort vertueux, il a beaucoup de perfections; car il danse bien, il joue bien à toutes sortes de jeux, il s'habille bien, il chante bien, il cajole bien, il a bonne mine. Et les charlatans tiennent pour les plus vertueux d'entre eux ceux qui sont les plus grands bouffons. Or, comme tout cela regarde les sens, aussi les amitiés qui en proviennent s'appellent sensuelles, vaines et frivoles, et méritent plutôt le nom de folâtrerie que d'amitié. Ce sont ordinairement les amitiés des jeunes gens, qui se tiennent aux moustaches, aux cheveux, aux œillades, aux habits, à la morgue, à la babillerie; amitiés dignes de l'âge des amants, qui n'ont encore aucune vertu qu'en bourre, ni nul jugement qu'en bouton; aussi telles amitiés ne sont que passagères, et fondent comme la neige au soleil.

CHAPITRE XVIII

DES AMOURETTES ¹

Quand ces amitiés folâtres se pratiquent entre gens de divers sexe, et sans prétention du mariage, elles s'appellent amourettes; car, n'étant que certains avortons, ou plutôt fantômes d'amitié, elles ne peuvent porter le nom ni d'amitié ni d'amour, pour leur incomparable vanité et imperfection. Or par icelles les cœurs des hommes et des femmes demeurent pris, engagés et entrelacés les uns avec les autres, en vaines et folles affections, fondées sur ces frivoles communications et chétifs agréments desquels je viens de parler. Et, bien que ces sottises amours vont ordinairement fondre et s'abîmer en des charnalités et lascivités fort vilaines, si est-ce que ce n'est pas le premier dessein de ceux qui les exercent, autrement ce ne seraient plus amourettes, ains impudicités manifestes. Ils se passeront même quelquefois plusieurs années sans qu'il arrive, entre ceux qui sont atteints de cette folie, aucune chose qui soit directement contraire à la chasteté du corps, iceux s'arrêtant seulement à détremper leurs cœurs en souhaits, dé-

¹ Amitiés légères et sensuelles.

sirs, soupirs, muguetteries, et autres telles maiesries et vanités; et ce, pour diverses prétentions.

Les uns n'ont autre dessein que d'assouvir leurs cœurs à donner et recevoir de l'amour, suivant en cela leur inclination amoureuse; et ceux-ci ne regardent à rien pour le choix de leurs amours, sinon leur goût et instinct, si qu'à la rencontre d'un sujet agréable, sans examiner l'intérieur ni les déportements d'icelui, ils commenceront cette communication d'amourettes, et se fourreront dedans les misérables filets desquels par après ils auront peine de sortir. Les autres se laissent aller à cela par vanité, leur étant avis que ce ne soit pas peu de gloire, de prendre et lier des cœurs par amour. Et ceux-ci, faisant leur élection pour la gloire, dressent leurs pièges et tendent leurs toiles en des lieux spécieux ¹, relevés, rares et illustres. Les autres sont portés et par leur inclination amoureuse, et par la vanité tout ensemble; car, encore qu'ils aient le cœur contourné à l'amour, si ne veulent-ils pourtant pas en prendre qu'avec quelque avantage de gloire. Ces amitiés sont toutes mauvaises, folles et vaines: mauvaises, d'autant qu'elles aboutissent et se terminent enfin en péché de la chair, et qu'elles dérobent l'amour, et par conséquent le cœur à Dieu, à la femme et au mari à qui il était dû; folles, parce qu'elles n'ont ni fon-

¹ Beaux.

dement ni raison ; vaines, parce qu'elles ne rendent aucun profit, ni honneur, ni contentement : au contraire, elles perdent le temps, embarrassent l'honneur, sans donner aucun plaisir que celui d'un empressement de prétendre et espérer, sans savoir ce qu'on veut ni qu'on prétend. Car il est toujours avis à ces chétifs et faibles esprits qu'il y a je ne sais quoi à désirer és témoignages qu'on leur rend de l'amour réciproque, et ne sauraient dire que c'est, dont leur désir ne peut finir, mais va toujours pressant leurs cœurs de perpétuelles défiances, jalousies et inquiétudes.

Saint Grégoire Nazianzène, écrivant contre les femmes vaines, dit merveilles sur ce sujet. En voici une petite pièce qu'il adresse voirement aux femmes, mais bonne encore pour les hommes : *Ta naturelle beauté suffit pour ton mari : que si elle est pour plusieurs hommes, comme un filet tendu pour une troupe d'oiseaux, qu'en arrivera-il ? Celui-là te plaira qui se plaira en ta beauté ; tu rendras œillade pour œillade, regard pour regard : soudain suivront les souris et petits mots d'amour, lâchés à la dérobée pour le commencement ; mais bientôt on apprivoisera, et passera-on à la cajolerie manifeste. Garde bien, ô ma langue parleuse ! de dire ce qui arrivera par après. Si dirai-je néanmoins encore cette vérité : rien de tout ce que les jeunes gens et les femmes disent ou font ensemble en ces folles complaisances n'est exempt*

de grands aiguillons. Tous les satras d'amourettes se tiennent l'un à l'autre, et s'entre-suivent tous, ne plus ne moins qu'un fer tiré par l'aimant en tire plusieurs autres consécutivement.

Oh ! qu'il dit bien, ce grand évêque ! Que pensez-vous faire ? Donner de l'amour ? Non pas ; mais personne n'en donne volontairement, qui n'en prenne nécessairement. Qui prend est pris en ce jeu. L'herbe approxis reçoit et conçoit le feu aussitôt qu'elle le voit : nos cœurs en sont de même ; soudain qu'ils voient une âme enflammée d'amour pour eux, ils sont incontinent embrasés pour elle. J'en veux bien prendre, me dira quelqu'un, mais non pas fort avant. Hélas ! vous vous trompez ; ce feu d'amour est plus actif et pénétrant qu'il ne vous semble : vous cuidez n'en recevoir qu'une étincelle, et vous serez tout étonné de voir qu'en un moment il aura saisi tout votre cœur, réduit en cendres toutes vos résolutions, et en fumée votre réputation. Le sage s'écrie : *Qui aura compassion d'un enchanteur piqué par le serpent ?* Et je m'écrie après lui : O fols et insensés ! cuidez-vous charmer l'amour, pour le pouvoir manier à votre gré ? Vous vous voulez jouer avec lui, il vous piquera et mordra malheureusement. Et savez-vous ce qu'on en dira ? Chacun se moquera de vous, et on rira de quoi vous avez voulu enchanter l'amour, et

¹ Eccli., XII, 15.

que sur une fausse assurance vous avez voulu mettre dedans votre sein une dangereuse couleuvre, qui vous a gâtés et perdus d'âme et d'honneur.

O Dieu! quel aveuglement est cettui-ci, de jouer ainsi à crédit, sur des gages si frivoles, la principale pièce de notre âme? Oui, Philothée; car Dieu ne veut l'homme que pour l'âme, ni l'âme que pour la volonté, ni la volonté que pour l'amour. Hélas! nous n'avons pas d'amour, à beaucoup près de ce que nous avons besoin: je veux dire, il s'en faut infiniment que nous en ayons assez pour aimer Dieu; et cependant, misérables que nous sommes! nous le prodiguons et épanchons en choses sottes, vaines et frivoles, comme si nous en avions de reste. Ah! ce grand Dieu, qui s'était réservé le seul amour de nos âmes en reconnaissance de leur création, conservation et rédemption, exigera un compte bien étroit de ces folles déduites¹ que nous en faisons. Que s'il doit faire un examen si exact des paroles oisives, qu'est-ce qu'il fera des amitiés oiseuses, impertinentes, folles et pernicieuses?

Le noyer nuit grandement aux vignes et aux champs èsquels il est planté, parce qu'étant si grand il attire tout le suc de la terre, qui ne peut par après suffire à nourrir le reste des plantes; ses feuillages sont si touffus, qu'ils font un ombrage grand et épais; et enfin il attire les passants

¹ Récréations, joies.

à soi, qui, pour abattre son fruit, gâtent et foulent tout autour. Ces amourettes font les mêmes nuisances à l'âme, car elles l'occupent tellement, et tirent si puissamment ses mouvements, qu'elle ne peut par après suffire à aucune bonne œuvre; les feuilles, c'est-à-dire les entretiens, amusements et muguetteries, sont si fréquentes, qu'elles dissipent tout le loisir; et enfin, elles attirent tant de tentations, distractions, soupçons et autres conséquences, que tout le cœur en est foulé et gâté. Bref, ces amourettes bannissent non-seulement l'amour céleste, mais encore la crainte de Dieu, énervent l'esprit, affaiblissent la réputation; c'est, en un mot, le jouet des cours, mais la peste des cœurs.

CHAPITRE XIX

DES VRAIES AMITIÉS

O Philothée, aimez un chacun d'un grand amour charitable; mais n'ayez point d'amitiés qu'avec ceux qui peuvent communiquer avec vous de choses vertueuses; et plus les vertus que vous mettez en votre commerce seront exquises, plus votre amitié sera parfaite. Si vous communiquez ès sciences, votre amitié est certes fort louable; plus encore si

vous communiquez aux vertus, en la prudence, discrétion, force et justice. Mais, si votre mutuelle et réciproque communication se fait de la charité, de la dévotion, de la perfection chrétienne, ô Dieu ! que votre amitié sera précieuse ! Elle sera excellente, parce qu'elle vient de Dieu ; excellente, parce qu'elle tend à Dieu ; excellente, parce que son lien, c'est Dieu ; excellente, parce qu'elle durera éternellement en Dieu. Oh ! qu'il fait bon aimer en terre comme l'on aime au ciel, et apprendre à s'entre-chérir en ce monde, comme nous ferons éternellement en l'autre. Je ne parle pas ici de l'amour simple de charité, car il doit être porté à tous les hommes ; mais je parle de l'amitié spirituelle, par laquelle deux ou trois ou plusieurs âmes se communiquent leur dévotion, leurs affections spirituelles, et se rendent un seul esprit entre elles. Qu'à bon droit peuvent chanter telles heureuses âmes : *O que voici combien il est bon et agréable que les frères habitent ensemble* !¹ Oui, car le baume délicieux de la dévotion distille de l'un des cœurs en l'autre, par une continuelle participation, si qu'on peut dire que Dieu a répandu sur cette amitié sa bénédiction et la vie jusques aux siècles des siècles.

Il m'est avis que toutes les autres amitiés ne sont que des ombres au prix de celle-ci, et que leurs liens ne sont que des chaînes de verre ou de

¹ Ps. CXXXVII. 1.

jayet, en comparaison de ce grand lien de la sainte dévotion, qui est tout d'or.

Ne faites point d'amitié d'autre sorte, je veux dire des amitiés que vous faites ; car il ne faut pas ni quitter ni mépriser pour cela les amitiés que la nature et les précédents devoirs vous obligent de cultiver, des parents, des alliés, des bienfaiteurs, des voisins et autres ; je parle de celles que vous choisissiez vous-même.

Plusieurs vous diront, peut-être, qu'il ne faut avoir aucune sorte de particulière affection et amitié ; d'autant que cela occupe le cœur, distrait l'esprit, engendre les envies. Mais ils se trompent en leurs conseils : car ils ont vu, ès écrits de plusieurs saints et dévots auteurs, que les amitiés particulières et affections extraordinaires nuisent infiniment aux religieux, ils cuidoient⁴ que c'en soit de même du reste du monde ; mais il y a bien à dire. Car, attendu qu'en un monastère bien réglé le dessein commun de tous tend à la vraie dévotion, il n'est pas requis d'y faire ces particulières communications, de peur que, cherchant en particulier ce qui est commun, on ne passe des particularités aux partialités. Mais, quant à ceux qui sont entre les mondains et qui embrassent la vraie vertu, il leur est nécessaire de s'allier les uns aux autres par une sainte et sacrée amitié ; car par le

⁴ Ils jugent.

moyen d'icelle ils s'animent, ils s'aident, ils s'entrepportent au bien. Et comme ceux qui cheminent en la plaine n'ont pas besoin de se prêter la main, mais ceux qui sont ès chemins scabreux et glissants s'entre-liennent l'un l'autre pour cheminer plus sûrement, — ainsi ceux qui sont ès religion n'ont pas besoin des amitiés particulières; mais ceux qui sont au monde en ont nécessité, pour s'assurer et secourir les uns les autres, parmi tant de mauvais passages qu'il leur faut franchir. Au monde, tous ne conspirent pas à même fin, tous n'ont pas le même esprit; il faut donc sans doute se tirer à part et faire des amitiés selon notre prétention; et cette particularité fait voirement une partialité, mais une partialité sainte, qui ne fait aucune division, sinon celle du bien et du mal, des brebis et des chèvres, des abeilles et des frelons : séparation nécessaire.

Certes, on ne saurait nier que Notre-Seigneur n'aimât d'une plus douce et plus spéciale amitié saint Jean, le Lazare, Marthe, Madeleine; car l'Écriture le témoigne. On sait que saint Pierre chérissait tendrement saint Marc et sainte Pétronille, comme saint Paul faisait son Timothée et sainte Thècle. Saint Grégoire Nazianzène se vante cent fois de l'amitié non-pareille qu'il eut avec le grand saint Basile, et la décrit en cette sorte : « Il semblait qu'en l'un et l'autre de nous il n'y eût qu'une seule âme portant deux corps. Que s'il ne faut pas

croire ceux qui disent que toutes choses sont en toutes choses, si nous faut-il pourtant ajouter foi que nous étions tous deux en l'un de nous, et l'un en l'autre; une seule prétention avions-nous tous deux, de cultiver la vertu et accommoder les desseins de notre vie aux espérances futures, sortant ainsi hors de la terre mortelle, avant que d'y mourir. » Saint Augustin témoigne que saint Ambroise aimait uniquement sainte Monique pour les rares vertus qu'il voyait en elle, et qu'elle, réciproquement, se chérissait comme un ange de Dieu.

Mais j'ai tort de vous amuser en chose si claire. Saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire, saint Bernard et tous les plus grands serviteurs de Dieu ont eu de très-particulières amitiés sans intérêt de leur perfection¹. Saint Paul, reprochant le détournement² des Gentils, les accuse d'avoir été gens sans affection³, c'est-à-dire qui n'avaient aucune amitié. Et saint Thomas, comme tous les bons philosophes, confesse que l'amitié est une vertu. Or il parle de l'amitié particulière, puisque, comme il dit, la parfaite amitié ne peut s'étendre à beaucoup de personnes. La perfection donc ne consiste pas à n'avoir point d'amitié, mais à n'en avoir point que de bonne, de sainte et sacrée.

¹ Dommage pour la perfection. — ² Dérèglement. — ³ II Tim., III, 5.

CHAPITRE XX

DE LA DIFFÉRENCE DES VRAIES ET DES VAINES AMITIÉS

Voici donc le grand avertissement, ma Philothée; le miel d'Héraclée, qui est si vénéneux, ressemble à l'autre qui est si salutaire; il y a grand danger de prendre l'un pour l'autre ou de les prendre mêlés, car la bonté de l'un n'empêcherait pas la nuisance de l'autre. Il faut être sur sa garde pour n'être point trompé en ses amitiés, notamment quand elles se contractent entre personnes de divers sexes, sous quel prétexte que ce soit, car bien souvent Satan donne le change à ceux qui aiment. On commence par l'amour vertueux; mais si on n'est fort sage, l'amour frivole s'y mêlera, puis l'amour sensuel, puis l'amour charnel; oui, même il y a danger en l'amour spirituel, si on n'est fort sur sa garde, bien qu'en cettui-ci il soit plus difficile de prendre le change, parce que sa pureté et blancheur rendent plus connaissables les souillures que Satan y veut mêler; c'est pourquoi, quand il l'entreprend, il fait cela plus finement et essaye de glisser les impuretés presque insensiblement.

Vous connaîtrez l'amitié mondaine d'avec la sainte et vertueuse, comme l'on connaît le miel d'Héraclée d'avec l'autre. Le miel d'Héraclée est

plus doux à la langue que le miel ordinaire, à raison de l'aconit qui lui donne un surcroît de douceur; et l'amitié mondaine produit ordinairement un grand amas de paroles emmiellées, une cajolerie de petits mots passionnés et de louanges tirées de la beauté, de la grâce et des qualités sensuelles; mais l'amitié sacrée a un langage simple et franc, ne peut louer que la vertu et grâce de Dieu, unique fondement sur lequel elle subsiste. Le miel d'Héraclée, étant avalé, excite un tournoiement de tête, et la fausse amitié provoque un tournoiement d'esprit, qui fait chanceler la personne en la chasteté et dévotion, la portant à des regards affêtés, mignards et immodérés, à des caresses sensuelles, à des soupirs désordonnés, à des petites plaintes de n'être pas aimée, à des petites, mais recherchées, mais attrayantes contenance, galanteries, poursuites de baisers et autres privautés et faveurs inciviles, présages certains et indubitables d'une prochaine ruine de l'honnêteté; mais l'amitié sainte n'a des yeux que simples et pudiques, ni des caresses que pures et franches, ni des soupirs que pour le ciel, ni des privautés que pour l'esprit, ni des plaintes, sinon quand Dieu n'est pas aimé, marques infaillibles de l'honnêteté. Le miel d'Héraclée trouble la vue, et cette amitié mondaine trouble le jugement; en sorte que ceux qui en sont atteints pensent bien faire en malaisant, et cuident que leurs excuses, prétextes et paroles soient des vraies rai-

sons. Ils craignent la lumière et aiment les ténèbres ; mais l'amitié sainte a les yeux clairvoyants, et ne se cache point, ains paraît volontiers devant les gens de bien. Enfin, le miel d'Héraclée donne une grande amertume en la bouche; aussi les fausses amitiés se convertissent et terminent en paroles et demandes charnelles et puantes, ou, en cas de refus, à des injures, calomnies, impostures, tristesses, confusions et jalousies, qui aboutissent bien souvent en abrutissement et forcenerie. Mais la chaste amitié est toujours également honnête, civile et amiable, et jamais ne se convertit qu'en une plus parfaite et pure union d'esprits, image vive de l'amitié bienheureuse que l'on exerce au ciel.

Saint Grégoire Nazianzène dit que le paon faisant son cri, lorsqu'il fait sa roue et pavonnade, excite grandement les femelles qui l'écourent à la lubricité. Quand on voit un homme pavoner, se parer et venir comme cela cajoler, chucheter et barguigner aux oreilles d'une femme ou d'une fille, sans prétention d'un juste mariage, ah ! sans doute, ce n'est que pour la provoquer à quelque impudicité, et la femme d'honneur bouchera ses oreilles pour ne point ouïr le cri de ce paon, et la voix de l'enchanteur qui la veut enchanter finement ; que si elle écoute, ô Dieu ! quel mauvais augure de la future perte de son cœur.

Les jeunes gens qui font des contenancees, grimaces et caresses, ou disent des paroles esquelles

ils ne voudraient pas être surpris par leurs pères, mères, maris, femmes ou confesseurs, témoignent en cela qu'ils traitent d'autre chose que de l'honneur et de la conscience. Notre-Dame se trouble, voyant un ange en forme humaine, parce qu'elle était seule, et qu'il lui donnait des extrêmes quoique célestes louanges. O Sauveur du monde ! la pureté craint un ange en forme humaine ; et pourquoi donc l'impureté ne craindra-t-elle un homme, encore qu'il fût en figure d'ange, quand il la loue des louanges sensuelles et humaines ?

CHAPITRE XXI

AVIS ET REMÈDES CONTRE LES MAUVAISES AMITIÉS

Mais quels remèdes contre cette engeance et familière de folles amours, folâtreries, impuretés ? Soudain que vous en aurez les premiers ressentiments, tournez-vous court de l'autre côté, et avec une détestation absolue de cette vanité, courez à la croix du Sauveur et prenez sa couronne d'épines pour en environner votre cœur, afin que ces petits renardeaux n'en approchent. Gardez bien de venir à aucune sorte de composition avec cet ennemi, ne dites pas : Je l'écouterai, mais je ne ferai rien de ce qu'il me dira ; je lui prêterai l'oreille, mais je lui